

# dis-moi ton horizon, je te dirai tes limites

corinne rondeau

---

« J'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. »

Blaise Pascal

Je lisais quelque part que faire une croix était la rencontre d'une horizontale et d'une verticale. En fait, ça n'a rien d'évident de faire une croix. Je me dis qu'on oublie, pour tes tas de raisons qui n'en sont pas, le temps et la nécessité pour qu'une chose existe dans l'éloignement et le rapprochement de deux lignes. Même vieille comme croix. Sûr, c'est très différent deux lignes qui se rencontrent et tracer une croix. A force, on oublie ce que peuvent bien réunir deux lignes. Réunir dans l'espace, ça demande du temps, parfois un temps assez long.

Y a des croix d'une énergie folle, au point qu'on ne parle plus de croix, mais de peinture (de peinture parce que ce que je lisais avait trait à la peinture). C'est après-coup qu'on dit Y a d'artiste. Des forces concrètes qui font la croix (et non un symbole prêt-à-porter) et l'artiste (ou alors le dilettante passionné qui n'est pas sans un goût certain pour la mode).

On peut toujours recevoir et ranger du langage plastique ça ne fait pas la croix – ou autre chose : oui c'est toujours le problème d'autre chose qui est en jeu, car ce n'est jamais ce qui fait qui l'est... hum, je sens bien que ça coince ici. Je recommence.

On peut toujours recevoir et ranger du langage plastique ça ne fait pas la croix, juste des moyens pour représenter où l'ingéniosité du bricoleur et le respect du technicien se tirent la bourre. Si on va du côté du placard parce qu'on est perdu « faut faire quelque chose » qui signifie « faut une idée », la panoplie symbolique s'étalera et s'étalant, joue contre l'art. Le placard fait des semblants de croix. Sans même l'élégance désabusée d'Anna Karina, les pieds dans l'eau, « qu'est-ce que je peux faire, j'sais pas quoi faire », faut savoir faire avec l'ennui à défaut de liberté, l'ennui c'est le temps qu'il faut non pour savoir, mais pour « faire » et s'il le faut allongé sur son lit. La liberté commence avec une portion d'espace, un bon matelas.

Les illustrateurs, c'est le nom de ceux qui ont oublié de se perdre perdant ainsi la liberté et le temps pour faire une rencontre qui est plus qu'un axe, plus qu'un symbole. Ils sont très actifs et savent toujours ce qu'ils font, ils le disent, ils n'ont peur de rien, même pas d'achever les lignes. Paraît que ça rassure, parce que achever est en soi un progrès dans la mesure où y aurait un après. Moi ça me fatigue, le progrès. Donc perdu de pas avoir d'idée, y a toujours un cadavre dans un coin pour s'y asseoir dessus (de la copie qui se fait passer pour du progrès, le pléonasmisme !) mais surtout ne pas se perdre soi-même sur un matelas.

Vous notez comme moi, la substitution nécessité/liberté, sans doute à cause de l'ennui et de la fatigue. Je ne sais pas pourquoi mais tout d'un coup, ça me donne envie de relire les aventures de Denise Baudu dans *Au bonheur des dames* de Zola. Denise refuse c'est son truc, mais pas jusqu'au bout, c'est ça le truc. Oui c'est ça, faut pas refuser que les choses deviennent autre chose. Faut refuser l'idée toute bien repassée dans le placard. Pour le comprendre, il suffit de réapprendre l'alphabet, ce n'est jamais une perte de temps même quand on le connaît. De le connaître, ça fait justement travailler la vitesse, le rythme, le silence. Comme quoi réapprendre l'alphabet ça fait prendre conscience de la ponctuation. La liberté c'est rien que la prise de conscience des blancs entre les mots, rupture et dépendance, et de l'espace où passe l'existence.

Point à la ligne, et toujours un bon matelas, cela va de soi.



Je me suis dit que la nécessité est un mot qui m'ennuie. Qui m'ennuie aujourd'hui. Le temps, jamais, le temps je n'y reviens pas dessus, ça m'importe qu'il passe, ça donne la mesure d'un écoulement. Après reste un choix : robinet ou fleuve ? Ça dépend si on est casanier ou nomade. Ça dépend du moment. Faut faire attention que ça ne dépende pas toujours de tout, ça s'appelle l'inertie. L'inertie c'est l'obésité de la dépendance.

La nécessité sonne comme un impératif, ça joue aussi contre l'artiste, celui qui ne l'est pas encore parce qu'il a toujours à le devenir. Je me suis dit que « devenir » aussi ça m'ennuie. Finalement parce qu'on ne fait pas l'effort d'inventer avec un vieux mot (trop prétentieux ou carrément mégalo en disant d'inventer un mot... carrément débile en fait, car avec tous les mots qu'on a oubliés à ne plus les employer on pourrait créer un musée, sans blagues). Et puis ça a un avantage un vieux mot à la place du mot « devenir », ce mot *resucé* jusque dans les mouvements de tête de l'audience, « on se comprend, n'est-ce pas ». L'avantage du vieux mot c'est de questionner : à quoi servent les vieilles choses, et les vieilles opérations, qui sont restées malgré tout si longtemps, à cause de leurs forces concrètes, qui ont irradié longtemps, très longtemps dans la culture, qui sont devenues des symboles, et puis longtemps, après ça, ça fait qu'on oublie la force du symbole en ayant appris la signification, puis la leçon de la signification. Ou comment passer de la croix à la sémiologie. Oui vraiment, le progrès ça m'ennuie, parce qu'il agite les causalités, ligne horizontale des pourquoi et des parce que. Il y a aussi une ligne verticale, et elle se cogne des causalités et du progrès, elle est l'insensé désir des comment et de la matière.

Plus de questionnement, on a le placard des réponses. Je ne sais pas pourquoi tout d'un coup je pense au tour de magie de la femme coupée en deux. Rien à voir avec un problème d'illusion, c'est que dans toute distance (le « en deux » suppose un écart) y a toujours de l'incompatible, forcément y a du vide. Le placard est vide, même si la panoplie est au complet : les réponses ne servent à rien. Cette image me plaît beaucoup, celle de la boîte en deux devenue le placard vide. Une histoire de distance à cause d'un espace qui s'ouvre : sidération des spectateurs, où est le corps s'il est en deux, lui qui doit sa survie à son unité ? On s'en fout de la survie ! Ce qui compte c'est le vieux mot qui arrive, qu'on ne veut pas réveiller, même si, je le vois, il revient doucement, il va avoir mal si on veut le mettre sur le devant de la scène. Il va revenir doucement, laissons faire, laissons-le réveiller toutes les phrases qui dorment. Il viendra de l'intérieur, là où on l'a bien noyauté, avec tout ce qu'on lui a collé, un mot pour les vieux cons, Nietzsche, Bachelard, Pasolini, Barthes,... un mot d'une formidable force de conversion, car si y a un noyau c'est qu'il y a du fruit autour.

Oui vraiment cette image de boîte qui s'ouvre comme un placard à double-fond me plaît beaucoup, c'est comme une porte qui s'ouvre, je veux dire que l'image est une porte : je vois que ça s'ouvre. Ce n'est plus la femme en deux, c'est tout un horizon, c'est un désert, à cause du temps qui n'arrête pas de questionner les limites avec lui, et du fleuve parce qu'on a vaincu les dépendances du moment, on s'écoule dans la vision, une mer sur le désert s'étend. Et là à cause de l'incompatibilité, y en a toujours – y en a plus que du compatible ou de la ressemblance – il y a l'horizon du mot, un mot qui fait que ça s'éloigne et se rapproche, un mot pas mort du tout, qui fait des lignes et puis des points, des croix et des spirales, des poèmes. Un mot qui s'ouvre et que je ne vous dirai pas. C'est tout de même formidable de voir le fleuve couler en soi alors qu'on n'est pas sorti de sa chambre ! Et si vous voulez tout savoir, je crois que c'est pour ça qu'on a inventé le cinéma, pour renouveler la chambre, les images et le matelas.